

Introduction

Un manuel territorialisé, historicisé et socialisé

Hervé Marchal

Ce manuel d'initiations à la sociologie ne consiste 1/ ni à (re)faire une histoire des « grands » auteurs, 2/ ni à retracer et dérouler une histoire des idées. En effet, la première façon d'opérer, si elle comporte incontestablement des vertus didactiques, n'en comporte pas moins des limites, à commencer par celle de faire d'un penseur une sorte de héros isolé et mythifié. L'histoire de la discipline est alors censée se faire dans l'ombre d'une biographie individuelle jugée exceptionnelle plutôt qu'à travers un processus fait d'autres penseurs, de concepts, de méthodes, de traditions, de réseaux, de complicités, de rencontres ou encore d'amitiés, comme nous l'enseigne, au demeurant, la sociologie de l'innovation, des sciences et des controverses (Gaglio, 2012 ; Gingras, 2013)¹.

La seconde manière de faire s'intéresse moins, comme on s'en doute, à des êtres humains singuliers qu'à des systèmes, des écoles, des doctrines, des courants de pensée ou encore des paradigmes. Là encore, si une telle appréhension de la sociologie n'est pas dénuée de vertus heuristiques et pédagogiques, il n'en reste pas moins qu'elle court le risque de réduire l'épaisseur sociale et historique de la discipline à quelques idées appréhendées en bloc et, surtout, vues comme flottant au-dessus de l'histoire, telles des Idées platoniciennes désencastrées de la vie réelle. Comme le notait déjà fort justement Robert A. Nisbet dans son ouvrage *La tradition sociologique*, « les écueils de cette approche sont bien connus : elle considère trop souvent les systèmes [d'idées] comme des entités irréductibles plutôt que comme ce qu'ils sont en fait, c'est-à-dire des constellations d'hypothèses et d'idées que l'on peut dissocier et même isoler, décomposer et regrouper en systèmes différents » (Nisbet, 1984, p. 16). Une histoire des idées sociologiques n'a donc de sens, de ce point de vue, que s'il s'agit en fait d'une *histoire sociale* des idées *lato sensu*, étant admis que toute idée s'inscrit indubitablement dans un contexte socio-historique. Une telle

¹ Les dates des références citées tout au long de l'ouvrage correspondent aux dates des éditions consultées afin que le lecteur y accède facilement lorsqu'il s'agit de rééditions.

ambition, outre le fait qu'elle dépasse le cadre de cet ouvrage, a déjà été menée à bien et nous doutons de faire mieux que ce qui a déjà été fait, comme en témoigne d'ailleurs l'ouvrage de R.A. Nisbet cité précédemment.

Conjuguer au pluriel des questions sensibles

Il est entendu que les idées sociologiques n'engendrent jamais d'autres idées de même nature à travers une sorte de filiation abstraite qui se suffirait à elle-même. Les idées, théories et concepts sociologiques, loin de résulter d'un engendrement *sui generis*, apparaissent bien plus comme des réponses à des questions, des problématiques, des défis, des crises et des incertitudes de sens qui affectent nos existences et, parallèlement, l'ordre social existant. Forts de ce constat, et afin de s'adresser directement aux étudiants, nous sommes partis ici non pas de *notions sociologiquement balisées* mais de *questions socialement partagées* – et donc symboliquement significatives ou chargées de sens – que, par définition, beaucoup de nos contemporains se posent, d'où le sous-titre de ce manuel : Apprendre à être sociologue à partir de questions que tout le monde se pose ou presque. Il faut alors d'emblée le dire et l'assumer : les questions qui émaillent ce manuel ne sont pas caractéristiques de la sociologie en tant que telle, mais plus largement des sciences humaines et sociales (SHS) d'une part, et de la pensée ordinaire d'autre part. En revanche, les façons de les poser, de les formuler et d'y répondre relèvent expressément, en l'occurrence, de la sociologie, et le cas échéant de la démographie.

Plus précisément, le traitement sociologique (et démographique) des questions examinées ici consiste en une diversité d'approches et d'orientations sociologiques, d'où le titre même de cet ouvrage : Initiations à la sociologie. C'est dire si, en l'espèce, le regard singulier de la sociologie se conjugue au pluriel sans prétendre à une quelconque exhaustivité. Il serait bien évidemment illusoire, et plus encore prétentieux, de croire qu'il est possible de recouvrir l'ensemble des questionnements « sensibles » d'une époque, de la même façon qu'il serait illusoire de vouloir rendre compte de tous les questionnements sociologiques censés refléter une « réalité » disciplinaire. D'ailleurs, la pluralité des regards sociologiques déclinée dans cet ouvrage est située et ne vient pas de nulle part tant il est vrai que ce manuel de sociologie est territorialisé *stricto sensu* :

il est en effet le fruit d'un travail d'équipe, celui de la très grande majorité de celles et ceux qui participent aux enseignements dispensés par le département de sociologie (et de démographie) de l'Université de Bourgogne-Franche-Comté sur le site de Dijon. D'où le fait que le pseudonyme sur la couverture de ce manuel exprime la pluralité des auteurs engagés dans l'aventure éditoriale que représente un tel manuel.

Questionner le sens d'un monde incertain mais à faire...

Les questions posées ici en vue d'initier au raisonnement sociologique, et démographique ce faisant, se justifient par la place significative qu'elles occupent manifestement dans nombre d'esprits, à l'instar de celles portant sur la culture, la famille, l'identité, la mobilité sociale ou encore sur la sociabilité, le numérique, le genre et la déviance pour n'en mentionner que quelques-unes. C'est que si la société actuelle ne semble plus saturée de grands récits et idéaux comme le communisme, le socialisme ou le progrès (scientifique, industriel...), il apparaît en revanche qu'elle est en proie à de multiples et profonds questionnements qui renvoient, d'une façon ou d'une autre, à la question humaine, tellement humaine, du sens (Marchal, 2012).

D'une certaine manière, les questions qui ponctuent ce manuel en disent long sur le fait que nous sommes peut-être plus que jamais confrontés à ce que le sociologue anglais Anthony Giddens (1994) appelle, en reprenant les travaux des psychosociologues, une « insécurité ontologique », résultant notamment d'une perte de confiance dans le sens donné à l'aventure humaine. Il faut dire que dans un contexte de dynamisation ou d'accélération de la vie sociale, liée à une « réflexivité » (*ibid.*) toujours plus intense capable de transformer des pratiques singulières et locales en activités globales (cultiver du soja, manger un kebab...), et donc en réflexions sur les conséquences planétaires des activités humaines (produire de l'énergie nucléaire, circuler en automobile...), il y a de quoi s'interroger sur les orientations fondamentales que nous devons privilégier pour construire le monde de demain... Et à l'heure des risques planétaires (accident nucléaire de Fukushima en 2011, réchauffement climatique...) et autres inquiétudes environnementales, force est de constater que ce n'est pas parce que la science nous explique toujours plus les origines de l'univers et ses

lois que nous avons cessé de nous poser des questions à propos du sens que doivent revêtir nos existences, et la vie plus généralement. Plus que jamais, il s'agit donc de prendre acte du fait que les sociétés humaines s'auto-inventent, assument leur capacité à l'autocréation en dehors de tout recours à un principe créateur extérieur à l'action humaine, lequel a souvent été identifié sous le vocable Dieu, du moins dans les sociétés occidentales. Notre condition sociale moderne ou hypermoderne – peu importe les mots dans le cas présent – se caractérise par le fait que la pensée humaine a acquis, en vertu de ses outils techniques notamment, la capacité d'être par elle-même, en dehors de tout projet divin, à l'origine de sa propre destinée. C'est ainsi qu'il faut comprendre la formule lapidaire d'Alain Touraine selon laquelle « la modernité nous fait passer du sacré au sujet » (Touraine, 2015, p. 13). Comment nier, par exemple, que nous sommes désormais en mesure d'écrire une histoire humaine de la Terre tant il est vrai que nous entrons dans une ère où les activités humaines marquent de façon indélébile et irréversible notre planète ?

Ce qu'il faut comprendre, c'est que la sociologie elle-même participe assurément de la désacralisation des sociétés humaines et, ce faisant, de notre volonté d'être des sujets ou des auteurs de notre histoire – et non des objets ou de simples marionnettes. En effet, la sociologie, en s'affranchissant de toute référence transcendantale de sens, participe de la liberté des êtres humains à construire et inventer leur univers. Dans une large mesure, force est d'admettre que la sociologie n'a pu voir le jour qu'à partir du moment où les êtres humains ont assumé le fait qu'ils sont responsables de leur propre histoire et, partant, du sens qu'ils donnent à ce qu'ils sont et veulent être. Autrement dit, et pour le dire de façon un peu cavalière, le raisonnement sociologique va de pair avec, sinon une exclusion, du moins une mise à l'écart de Dieu dans l'horizon de sens – ce qui ne va pas de soi pour tout le monde comme en témoigne l'assassinat de Samuel Paty, ce professeur d'histoire-géographie décapité en octobre 2020 en France...

Pour bien comprendre les effets d'un tel processus de sécularisation dont la sociologie est partie prenante, il semble important d'observer ce qui préside, par exemple, au retour sur le devant de la scène d'une thématique comme celle des droits de la nature, des animaux ou des plantes. Car de tels droits n'ont rien de nouveau et remontent au Moyen Âge, mais ils étaient alors reconnus en lien étroit avec l'idée selon laquelle la nature résultait de Dieu. Attenter à la nature revenait

alors à offenser son Créateur. Aujourd'hui, l'actualité de tels droits ne se comprend qu'au regard de la transformation profonde et radicale de leur contenu : ils n'ont de sens que par rapport à une sensibilité écologique ou environnementale qui se rapporte avant tout à l'être humain pour l'être humain. Ce sont bien, en effet, les risques encourus par l'humanité qui nous interpellent et nous invitent, de plus en plus urgemment, à tenir compte des signaux alarmants que nous faisons dire à la planète à travers de multiples techniques et autres indicateurs.

Questionner les origines nécessairement humaines des sociétés

Née au même moment que les révolutions (politiques, scientifiques et industrielles) décisives du XIX^e siècle, la sociologie participe de la laïcisation des sociétés humaines, notamment occidentales mais pas seulement. Aussi, comme on l'a vu, le regard sociologique rend-t-il de fait éminemment responsable de ce qui est à venir, de ce qui est à construire, et peut s'accompagner de ce point de vue d'hésitations, de doutes, de vertiges existentiels, de dilemmes... Norbert Elias (1993) l'avait bien compris et parlait à ce propos de « désenchantement émotionnel » étant donné que désacraliser les fondements mêmes des sociétés humaines va à l'encontre des certitudes, croyances et autres souhaits qui possèdent, pour nombre d'entre nous, une grande valeur sentimentale ainsi qu'une vertu sécurisante sur le plan existentiel. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner que nombre de nos contemporains se montrent enclins à oublier les fondements humains, trop humains, du monde dans lequel on vit. C'est bien cela que les sociologues tentent en partie d'exprimer à travers la notion de *réification* : ce qui est d'origine institutionnelle, et donc forcément humaine, est alors appréhendé en termes d'artificialité non humaine (Berger, Luckmann, 2002). Autrement dit, se joue alors une distanciation mentale de l'individu par rapport au monde humain au point que les construits sociaux sont appréhendés comme autre chose que des construits humains (Berger, Pullberg, 1965, p. 199 et sq.).

Cet oubli des origines humaines de ce sur quoi on s'appuie pour mener nos existences (normes culturelles, règles de droit, valeurs morales, codes langagiers, rituels...) est certes bien compréhensible tant nous éprouvons le besoin de nous rassurer en recourant à du

sacré, surtout à un moment où le vernis de sens qu'on pose sur nos vies individuelles et nos grandes organisations collectives (métropoles, institutions financières, États, hôpitaux, universités...) peut apparaître vulnérable et fragile – comme vient d'ailleurs de le révéler sans détour la crise sanitaire liée au Covid-19. Parfois, ce qu'on croyait si solidement établi et institué peut finir par se liquéfier, voire disparaître, de sorte que l'ombre du non-sens obscurcit l'horizon. En d'autres termes, si la sociologie participe d'une laïcisation du monde en rappelant fondamentalement que ce qui est à l'origine du monde des êtres humains ce ne sont ni plus ni moins que des êtres humains dépourvus de garantie ultime de sens, il n'en demeure pas moins que les choses ne sont pas si simples tant nous pouvons ressentir au plus profond de nous une envie de réassurances : de certitudes. C'est pourquoi, pour reprendre les mots ajustés d'Émile Durkheim (1970, p. 313), « il n'est pas à craindre que jamais les cieux ne se dépeuplent d'une manière définitive ; car c'est nous-mêmes qui les peuplons ». Ces mots résonnent fortement aujourd'hui où nombre de croyances religieuses, mais aussi complotistes à bien y regarder, se diffusent sur les réseaux sociaux, façon de combler le non-sens de ce qui nous arrive et de ce qui est à venir...

On le voit, si ce manuel est territorialisé, il est aussi et surtout historicisé et socialisé, entendons situé historiquement et socialement, tant initier à la sociologie à partir de questions « sensibles » semble effectivement s'inscrire dans un contexte social particulier bien plus saturé de questions que de réponses. De ce point de vue, ce manuel pourra sûrement être considéré par les sociologues de demain comme un analyseur social révélant une manière particulière de faire de la sociologie et de questionner le monde en phase avec une époque donnée.

Pour une éthique de la disponibilité au monde, aux autres et à soi

Cela étant précisé, les questions traitées tout au long de l'ouvrage révèlent combien le sociologue est lui aussi ancré dans le monde social et que, à ce titre, il doit *travailler sur* et, peut-être plus encore, *être travaillé par* les questionnements sociétaux de son époque. À cet égard, comment ne pas rappeler que le sociologue ne travaille pas souvent par hasard sur tel ou tel domaine, peu s'en faut. Sa

sensibilité, ses intuitions, ses expériences et sa socialisation participent de ses questionnements et centres d'intérêts. C'est bien ce que voulait exprimer en partie Max Weber (1992) lorsqu'il soulignait que ce qui préside à tout engagement sociologique relève, *nolens volens*, d'un « rapport aux valeurs » à l'origine du sens et, partant, de l'importance culturelle que le savant confère à tel ou tel phénomène. Le nécessaire « rapport aux valeurs » du sociologue, entendu comme son orientation générale par rapport aux valeurs et qui ne doit en rien être confondu avec les jugements de valeur qui, eux, n'ont rien de nécessaire, le conduit à sélectionner et tamiser les faits sociaux selon leur portée symbolique. Il permet d'isoler dans la réalité culturelle ou le devenir historique du monde des événements qui « méritent d'être connus » (Weber, 1992, p. 148-149) : c'est dire si la signification d'un phénomène social ne lui est en rien inhérente mais vient de l'intérêt que nous avons à le connaître sociologiquement.

Certes, à l'heure où la recherche sociologique tend à s'industrialiser à travers des programmes internationaux de grande envergure, nombre de sujets de recherche peuvent être *in fine* imposés au sociologue compte tenu des logiques institutionnelles et financières en jeu, entre autres... Mais le sociologue ne met-il pas toujours un peu de lui-même dans ses questionnements et analyses ? C'est d'ailleurs pourquoi il est possible de faire un manuel de sociologie non seulement à partir de questions jugées significatives et méritant, à ce titre, d'être mieux connues comme c'est le cas ici, mais également à partir d'exemples et de terrains familiers sur lesquels chacun déploie sa façon si singulière de faire de la sociologie (Singly, Giraud, Martin, 2013). Dans ce sens, le sociologue n'est-il pas encore un « artisan intellectuel » qui doit faire preuve « d'imagination sociologique » pour reprendre les termes de C. Wright Mills (2006) ? N'y-a-t-il pas encore et toujours de l'artisanal dans les déclinaisons actuelles de la sociologie ?

Qui plus est, le sociologue n'a-t-il pas en commun avec l'écrivain le fait qu'il peut encore et encore relire et s'inspirer des « classiques » de la discipline, notamment ? De même qu'une relecture consciencieuse de l'œuvre de Dostoïevski ou de Zola se révélera à n'en pas douter toujours riche d'enseignements pour le romancier, de même une relecture attentive des œuvres de Marx, Weber, Durkheim ou de Simmel, entre autres, sera toujours susceptible d'enrichir le sociologue. Comment dès lors ne pas penser à ces lignes si importantes de R.A. Nisbet : « Et c'est là ce que différencie la

sociologie de certaines des sciences physiques. Car après tout il y a une limite à ce que le jeune physicien peut apprendre, fût-ce de Newton lui-même : une fois qu'il a compris les principaux points développés dans les *Principes*, une relecture ne lui apportera plus grand-chose, même si elle pourrait être utile à l'historien des sciences. Mais la relation du sociologue à un Simmel ou à un Durkheim est toute différente : il aura toujours quelque chose à glaner d'une lecture directe de leur œuvre, quelque information qui élargira le champ de sa réflexion et pourra le conduire à de nouvelles idées » (Nisbet, 1984, p. 35-36). C'est pourquoi nous ne pouvons qu'inviter les étudiants à s'aménager, dans la mesure du possible, des parenthèses temporelles et des lieux confortables pour engager la discussion avec les « classiques » de la discipline – qualifiés ainsi car enseignés en classe –, lesquels ne doivent être ni héroïsés, ni invalidés de façon hâtive. Puisse ce manuel les y aider en reliant les œuvres classiques aux questions si actuelles abordées dans cet ouvrage.

Parallèlement, on ne peut qu'inviter les étudiants à être, sinon perméables, du moins sensibles non seulement aux apports de la discipline mais également aux apports relatifs à ce qui est autour d'eux et à ce qui est en eux (Marchal, 2024). C'est, pour le dire autrement, les contours d'une *éthique sociologique de la disponibilité au monde, aux autres et à soi* qui se dessinent alors ; l'objectif étant d'être surpris et intéressé de façon inédite et régulière par la réalité sociale – tout en se protégeant lorsque cela s'impose bien évidemment, comme le faisait remarquer à sa façon Georg Simmel (2004) dans ses analyses sur la vie nerveusement éprouvante typique de la condition urbaine moderne. Rappelons, pour bien faire comprendre en quoi peut consister concrètement une telle éthique, entendons une telle posture, que lorsqu'il s'adressait aux étudiants le philosophe William James attirait l'attention sur le fait que notre compréhension des autres univers sociaux est d'autant plus difficile que « nous sommes gorgés d'abstractions et débordants de mots et de phrases » (James, 2000, p. 207). Dans son esprit, l'enjeu était d'une très grande importance puisqu'il ne consistait rien de moins qu'à instaurer une véritable intercompréhension entre les multiples univers symboliques constitutifs de la société et de dépasser ainsi les préjugés portés à l'égard de l'autre. Ce faisant, on touche là à une condition pour que nous soyons désencombrés de nous-mêmes, toujours en mouvement et du même coup animés par une envie de l'autre. Car quand les barrières tombent, le Moi « s'entr'ouvre », il se

déplace, se décentre parfois et « s'illumine » même insistait W. James (*ibid.*, p. 193-194). C'est donc aussi, à bien y regarder, d'une éthique de la curiosité et de l'altérité qu'il s'agit, à la fois empathique et « sympathique », ou personnalisante et universalisante si l'on préfère (revue du MAUSS, 2008).

Mais cette compréhension fine de l'autre et du monde s'appuie en sociologie et en démographie sur des méthodes solides et objectivées, mais néanmoins discutées pour définir toujours plus les contours d'une scientificité clairement revendiquée et fondée. Il est donc question de la viser en menant une réflexion sur la méthode : c'est cela que l'on nomme précisément la *méthodologie*. Si analyser sociologiquement la réalité sociale revient toujours, peu ou prou, à commenter l'autre à sa place ou à le réciter de quelque façon que ce soit à partir de concepts et d'interprétations analytiques, alors essayons, tant qu'à faire se peut, de le faire en se fondant sur des données solidement construites – ou solidement « données » pour être plus précis. C'est aussi cela qu'implique une éthique sociologique de la disponibilité et de la curiosité.

Parallèlement aux questions examinées qui correspondent à autant de chapitres qui peuvent être lus indépendamment les uns des autres, ce manuel propose un petit *vade mecum* théorique pour s'y retrouver dans la galaxie des courants de pensée sociologiques. Il est notamment destiné à montrer que ce que les sociologues nomment « le social » se trouve aussi bien *au-dessus* des individus (État, institutions, idéologies...), *entre* les individus (normes relationnelles, rites d'interaction, codes langagiers...), *dans* les individus (modèles culturels intériorisés, manières d'être incorporées, raisons d'agir...) qu'à *côté* des individus (objets intimes, territoires vécus, lieux de mémoire, bâtiments à forte charge symbolique...) ou même *après* (effet d'agrégation et de ségrégation, compromis et contrats résultant d'accords et de transactions sociales...). Cette distinction est certes trop grossissante et simpliste pour rendre justice à tout ce que recouvre la notion de « social », mais elle présente ici un intérêt pédagogique : celui de commencer à y voir un peu plus clair dès lors qu'on recourt au substantif « social » – à ne pas confondre avec l'adjectif qualificatif « social » tel qu'il est décliné quand on parle de sécurité sociale, de fracture sociale ou de travail social. Individualisme méthodologique, interactionnisme symbolique, marxisme, holisme méthodologique, structuralisme génétique, sociologie pragmatique ou encore sociologie actionnaliste sont ainsi

présentés dans leurs grandes lignes afin que chacune et chacun puisse se faire une idée des postures, apports et objectifs associés à ces courants de pensée.

Références bibliographiques :

- Berger P., Pullberg S. (1965), « Reification and the sociological critique of consciousness », *History and Theory*, n° 4, pp. 196-211.
- Berger P., Luckmann T. (2018), *La construction sociale de la réalité*, Paris, Armand Colin.
- Durkheim E. (1970), *La science sociale et l'action*, Paris, PUF.
- Élias N. (1993), *Engagement et distanciation. Contributions à la sociologie de la connaissance*, Paris, Fayard.
- Gaglio G. (2012), *Sociologie de l'innovation*, Paris, PUF.
- Giddens A. (1994), *Les conséquences de la modernité*, Paris, L'Harmattan.
- Gingras Y. (2013), *Sociologie des sciences*, Paris, PUF.
- James W. (2000), *Aux étudiants, aux enseignants*, Paris, Payot.
- Marchal H. (2012), *L'identité en question*, Paris, Ellipses.
- Marchal H. (2024), *Décloisonner les identités. Essai sur les enjeux anthropologiques de l'altérité*, Paris, Le Cavalier Bleu.
- Mills W. (2006), *L'imagination sociologique*, Paris, La découverte.
- Nisbet R.A. (1984), *La tradition sociologique*, Paris, PUF.
- Revue du MAUSS (2008), *L'homme est-il un animal sympathique ? Le contr'Hobbes*, n° 31.
- Simmel G. (2004), « Les grandes villes et la vie de l'esprit », in Simmel G., *Philosophie de la modernité*, Paris, Payot, p. 169-199.
- Singly F. de, Giraud C., Martin O. (2013) (dir.), *Nouveau manuel de sociologie*, Paris, Armand Colin.
- Touraine A. (2015), *Nous, sujets humains*, Paris, Seuil.
- Weber M. (1992), *Essais sur la théorie de la science*, Paris, Pocket.